

Alice VANDROMME

*La pudeur : un sentiment à proscrire
pour l'héroïne sadienne*



Étude littéraire – Master 2
Mention « Lettres, Arts et Sciences Humaines »

La pudeur : un sentiment à proscrire pour l'héroïne sadienne

Dans le jardin d'Éden, Ève cueillit le fruit défendu, symbole du bien et du mal. Le bien conduit à la vertu, à la spiritualité; le mal, quant à lui, nous reconduit sur terre, là où tout n'est que souffrance et dépravation. Ce passage célèbre de la Genèse annonce également l'apparition de la pudeur. Adam et Ève se cachent, craignent de se voir l'un l'autre. Heureusement, les peintres leur font honneur en dissimulant leurs parties « honteuses » sous des feuilles de vigne.

La pudeur marque les prémices du mythe judéo-chrétien, ce qui a bien des conséquences sur la pensée occidentale. En effet, elle codifie notre loi, notre discours, d'où l'expression « porter atteinte à la pudeur. » L'article 222-32 du Code pénal punit l'exhibition sexuelle à un an d'emprisonnement. Pourrait-on dire que le marquis de Sade, encore aujourd'hui, bafoue cette obsession de la pudeur, à la fois vertu sacrée et devoir civique ?

Le Divin marquis naît à une époque charnière de l'histoire littéraire et philosophique en France. À partir du règne de Louis XV, la société est divisée sur le bon usage de la pudeur. Ce contraste est parfaitement souligné par Diderot, quelque peu embarrassé devant les toiles de Boucher : « Cet homme ne prend le pinceau que pour me montrer des tétons et des fesses. Je suis bien aise d'en voir, mais je ne veux pas qu'on me les montre¹ ». D'une part, les esprits frivoles qui consentent à la représentation d'une nudité à l'excès, d'autre part, les réfractaires qui font rimer pudeur avec consentement. Une chose est sûre, la société devient plus matérialiste. La religion, quant à elle, ne détient plus toutes les vérités. Sous l'égide des libertins, le corps et l'esprit (s'il y en a un) ne doivent être soumis à aucune entité spirituelle. La nature, autrefois objet de mystère, devient un corps à décortiquer. Ainsi, l'écrivain-philosophe scrute et analyse le monde, les autres civilisations, il constate d'ailleurs que la pudeur n'est pas la même d'un lieu à l'autre.

Bien qu'elle ne soit pas universelle, sa définition ne connaît aucune variation. C'est un sentiment de gêne, de réserve, devant tout ce qui a trait à la sexualité. Mais elle se traduit aussi par la délicatesse d'un individu qui ne voudrait pas choquer son interlocuteur ou lecteur. Or, la pudeur ne guide pas la plume de Sade, il l'exprime lui-même dans son *Idée sur les romans* :

Je n'ai pas, comme Crébillon et comme Dorat, le dangereux projet de faire adorer aux femmes les personnages qui les trompent, je veux, au contraire, qu'elles les détestent ; c'est le seul moyen qui puisse les empêcher d'en être dupes ; et, pour y réussir, j'ai rendu ceux de mes héros qui suivent la carrière du vice, tellement effroyables, qu'ils n'inspireront bien sûrement ni pitié ni amour ; en cela, j'ose le dire, je deviens plus moral que ceux qui se croient permis de les embellir². [...]

L'atteinte à la pudeur n'est pas une nouveauté en soi, car Ovide nous contait déjà qu'Actéon surprit Diane dans son bain. Toutefois, elle suscite la transgression, le blasphème, tout ce qui donne essence au

¹ Denis Diderot, *Salon de 1765*, IV, p. 312.

² Sade, *Idée sur les romans*, publié avec préface, notes et documents inédits par Octave Uzanne, éd. E. Rouveyre, Paris, 1878, p. 48.

libertin. Et nous ne parlons pas seulement des personnages masculins. Sade a peint des libertines exceptionnelles, à commencer par Juliette qui sera l'objet principal de notre étude. *L'Histoire de Juliette, ou les Prospérités du vice* est un roman d'apprentissage dans lequel l'héroïne, qui donne son nom au titre, accède à la haute courtoisie en suivant une éducation libertine. Et nous ne parlons pas d'une éducation comparable à celle de Cécile dans *Les Liaisons dangereuses*. Le libertinage sadien n'est pas celui de Crébillon ou de Laclos, il se veut bien plus monstrueux et décadent. *La Philosophie dans le boudoir* ainsi que «Le Cocu de lui-même», conte humoristique, serviront aussi d'éclairage, sans oublier la célèbre *Justine*, sœur vertueuse de Juliette. La mise en scène de la féminité est primordiale à l'illustration de la pudeur, puisqu'elles vont de pair en cette fin du XVIII^e siècle. C'est pourquoi notre sujet abordera d'autres auteurs tels que Riccoboni et Du Laurens. Ils ne peuvent enrichir le discours de Sade, qui est indétronable en matière de transgression, toutefois ils permettront de le nuancer et de mieux interpréter la passion.

Comment le divin marquis parvient-il à déconstruire la pudeur, vertu féminine de son siècle ?

Premièrement, nous évoquerons les origines de la pudeur, essentiellement féminine, sous le regard critique du Marquis et de ses contemporains. Ensuite, nous plongerons dans l'histoire de Juliette, qui connaît une ascension sociale assez fulgurante en brisant tout lien avec la pudeur. Cette rupture fait écho à une éducation novatrice et une nouvelle définition proposée par l'écrivain. Nous constaterons finalement que se libérer d'un tel sentiment peut engendrer d'autres libertés, voire même une soif d'individualité. La figure féminine libère son corps et son esprit. Tour à tour, courtisane et philosophe, elle va même jusqu'à dépasser sa condition sexuelle.

I. Aux origines de la pudeur

1. Un apanage du féminin

C'est une honte naturelle, sage & honnête, une crainte secrète, un sentiment pour les choses qui peuvent apporter de l'infamie. Les femmes qui n'ont plus que le reste d'une pudeur ébranlée, ne font que de faibles efforts pour leur défense. Celles qui ont effacé de leur front jusqu'aux moindres traces de pudeur, l'éteignent bientôt entièrement dans le fond de leur ame, & déposent sans retour le voile de l'honnêteté. La pudeur au contraire, fait passer une femme qui en est remplie par-dessus les outrages attentés contre son honneur ; elle aime mieux se taire sur ceux qui l'ont outragée, lorsqu'elle n'en peut parler qu'en mettant au jour des actions & des expressions qui seules allument sa vertu¹.

La définition de la pudeur au XVIII^e siècle est étroitement liée à la féminité. Ce sentiment apparaît comme un ridicule *agréable*, l'apanage idéal de la femme honnête. L'ignorer serait faire outrage à soi-même, à la société tout entière. Combien de fois l'avons-nous lu sur ces jeunes prudes qui rougissent au moindre compliment, ou bien celles qui détournent le regard de leur prétendant ? Si la pudeur est un sentiment dans la vraie vie, elle éveille davantage une émotion dans les romans.

La jeune Adélaïde succombe au baiser du marquis de Cressy, aussi fugitif soit-il... Elle s'éloigne avec véhémence, la pudeur a repris ses droits. Madame Riccoboni dans *L'Histoire du marquis de Cressy* met en garde les jeunes filles qui s'affranchissent des vertus sociales. Il faut dire que ses deux héroïnes connaissent une fin tragique. Éprise du marquis et trompée par celui-ci, Adélaïde décide d'entrer dans les ordres pour

¹ Jaucourt, extrait de l'article sur la pudeur (morale), *l'Encyclopédie*, t. VIII, éd. 1765, p. 553.

échapper à la « perfidie de son sexe¹ ». Nous avons énoncé précédemment que la pudeur apparaissait comme une émotion, du moins si on souhaitait la communiquer au lecteur, mais elle peut aussi se personnifier. En effet, elle prend corps à travers la figure de la religieuse. L'exclusion du monde, le voile (symbole de soumission maritale ou divine), le renoncement à l'amour reflètent la pudeur absolue qui consiste à effacer les femmes du corps social. D'ailleurs, la plupart des recluses étaient des filles « mal nées » dont les parents ne savaient que faire, d'où le malaise social critiqué par Diderot dans *La Religieuse*. L'autre héroïne, M^{me} de Raisel, épouse du marquis adultère, préféra l'empoisonnement à l'exclusion. Dans le schéma traditionnel de Riccoboni, la pudeur est une arme fatale contre les hommes. Nous parlons bien de celle qui est associée à la passivité, la chasteté, car la pudeur pourrait aussi bien faire appel au désir – le rougissement souligne une confusion, du moins un signe d'intérêt. Dans l'œuvre de Sade, c'est bel et bien cet aspect-là qui est mis en scène, et qui, à l'instar de Riccoboni, entraîne la chute de la jeune femme.

Aussi, la pudeur connaît quelques exceptions à l'heure de la peinture galante. Boucher nous invite à contempler des nymphes dans un décor idyllique, bien loin des réjouissances mondaines. Et encore, ce n'est rien face à la touche légère de Fragonard qui peint deux protagonistes amoureux, prêts à assouvir leurs pulsions². Le peintre, autant que l'écrivain, s'approprie les codes de la subtilité. La dominance du rouge, les draps froissés, la pomme, l'agitation du couple suffisent à donner vie au désir. Soulignons d'ailleurs que la pudeur n'est pas absente. Elle s'opère dans la main hésitante de la jeune femme, qui se précipite vers le verrou.

Si l'amour et la mythologie sont prétextes à la représentation du corps, il en est de même pour l'iconographie chrétienne. La Vierge au sein découvert, comme symbole de procréation, n'est-elle pas aussi une forme d'atteinte à la pudeur³ ? Peut-être que celle-ci n'a plus lieu d'être quand elle s'unit au monde divin. Le sein maternel d'une idole sacrée n'a rien d'un sein humain, pourtant l'objet reste le même. La philosophie matérialiste, qui exclut toute religion d'un système de pensées, conduit Sade à redéfinir la pudeur, à un siècle où les décolletés des courtisanes séjournent avec les spectres voilés.

2. Satire de la pudeur

Le paganisme hellénistique, que Sade admire pour sa proximité avec la nature, prône l'athlétisme du corps masculin comme la grâce des courbes féminines. La nostalgie de l'Antique marque un retour à la beauté, à la vérité. Le christianisme, quant à lui, néglige le corps biologique, signe de concupiscence. Sade ne se considère pas comme l'héritier de cette terreur religieuse, nombreux sont ses personnages qui blasphèment. Il va même jusqu'à créer des néologismes pour désacraliser le culte, citons par exemple « foutredieu⁴ ».

Le corps est un mécanisme de la Nature, entièrement conçu par elle et pour elle. Or, l'homme n'est-il pas né de chair et de sang à ses yeux ? En acceptant sa nudité, il lui fait honneur, bien plus qu'une nonne voilée de la tête aux pieds. Cet *uniforme* traduit tout bonnement une fermeture du corps, de la sexualité,

¹ Voir Marie-Jeanne Riccoboni, *Histoire de M. le marquis de Cressy* [1758], Paris, Gallimard, 2009 : Nous parlons bien de la perfidie du sexe masculin qui provoque, par mimétisme, celle du sexe féminin.

² Voir annexe 2.

³ Voir annexe 3.

⁴ Sade, *La Philosophie dans le boudoir, ou les Instituteurs immoraux* [1795], Paris, Flammarion, 2007, p.69.

contrairement à la « simarre de gaze ¹ ». Chez Sade, le déshabillé apparaît comme un fétichisme, il est même plus érotique que la nudité même. Delbène, instructrice de Juliette, lui enseigne une maxime sur les origines sulfureuses de la pudeur : « L'origine de la pudeur ne fut, soyons-en sûrs, qu'un raffinement luxurieux : on était bien aise de désirer plus longtemps pour s'exciter davantage, et des sots prirent ensuite pour une vertu ce qui n'était qu'une recherche du libertinage ² ».

D'après le Marquis, ce sentiment sacré n'est qu'une invention grotesque pour pervertir l'humanité. Certains peuples vivent nus, il les met d'ailleurs en scène dans *Aline et Valcour* lorsque Léonore, sœur d'Aline, s'aventure dans des contrées africaines. Elle n'est en aucun cas naturelle à l'homme, et encore moins à la femme. Sade la préfère nue à corsetée, car ces « ridicules baleines ³ » nuiraient à sa santé. Ainsi il n'y a pas de masque ni de déguisement. Tout est visible, palpable, manipulable, d'où les multiples scènes de torture décrites dans *L'Histoire de Juliette*. La nudité devient une parure à part entière qui présente plusieurs couches de chair, le criminel les arrache jusqu'à en découvrir à l'infini ⁴. La décortication du corps ne s'exerce plus dans un milieu médical sur des cadavres, mais bel et bien sur des individus en vie, en mouvement. Le libertin outrage la nature autant qu'il la vénère.

La pudeur n'a plus lieu d'être puisqu'elle est le fruit d'une illusion collective, d'une absurdité. Cette absurdité prend un ton plus léger, dans « Le Cocu de lui-même ». M. de Raneville, un charmant libertin, désire montrer sa maîtresse à l'un de ses amis. M^{me} Dutour prend place dans un cabinet, légèrement vêtue, il est aisé de deviner ses courbes. Toutefois, son spectateur est consterné ; un voile cache son joli minois. En effet, chez Sade, les femmes se voilent le visage, et non le corps, pour ce qu'il appelle une « affaire de pudeur ⁵ ». Raneville ironise davantage sur celle-ci en comparant sa compagne à une ingénue qui craint qu'on aperçoive son visage : « elle rougirait de ces détails ⁶ ». Le pauvre spectateur, en proie au désir à mesure que les pièces tombent, apprend à la fin de l'entrevue que la mystérieuse femme voilée n'est autre que son épouse, jadis trompée. Et c'est sous cette étonnante satire de la pudeur que Sade dénonce a fortiori les maris égoïstes qui trompent leurs femmes sans leur procurer les mêmes droits. L'idéal sadien symbolise ce que les autres appellent une *dépravée*, celle qui brise mieux que quiconque les chaînes de la pudeur.

II. L'art de dompter la pudeur

1. Une éducation novatrice

L'éducation sous l'Ancien Régime forme des jeunes filles vouées à devenir mères. Or, l'éducation sadienne n'a pas du tout les mêmes objectifs. À bas la pudeur, la douceur et la maternité, oui à la connaissance du plaisir ! C'est au sein même d'un boudoir qu'Eugénie, guidée par Dolmancé et M^{me} de Saint-Ange, goûte aux prémices du libertinage. Elle étudie l'anatomie humaine, en théorie comme

¹ *Ibid*, p. 21.

² Sade, *L'Histoire de Juliette, ou Les Prospérités du vice* [1791], dans *Œuvres*, éd. Michel Delon, Paris, Gallimard, t. III, 1998, p. 236.

³ Sade, Eugénie de Franval, dans *Les Crimes de l'amour* [1800], Paris, Le Livre de poche, 1994, p.171.

⁴ Sade, *L'Histoire de Juliette*, *op. cit.*, p.1153 : « toutes les peaux de cette créature furent enlevées, sans que les organes de la vie fussent encore endommagés. »

⁵ Sade, « Le Cocu de lui-même », dans *Contes étranges* [1926], éd. Michel Delon, Paris, Gallimard, 2014, p. 248.

⁶ *Ibid*.

en pratique, chose que l'on n'apprend guère à ses consœurs. Dolmancé lui enseigne ce qu'est un phallus, un clitoris, tout ce qu'il y a de plus concret sur la reproduction. Mais il ne faudrait point omettre les sentiers du plaisir, autres que les parties génitales, qui peuvent conduire à la jouissance. Une écriture fine et élégante qui parodie les traités médicaux d'époque :

Je ne parlerai point de ces globes de chair : vous savez aussi bien que moi, Eugénie, que l'on les nomme indifféremment gorge, seins, tétons ; leur usage est d'une grande vertu dans le plaisir ; un amant les a sous les yeux en jouissant ; il les caresse, il les manie, quelques-uns en forment même le siège de la jouissance et, leur membre se nichant entre les deux monts de Vénus, que la femme serre et comprime sur ce membre, au bout de quelques mouvements, certains hommes parviennent à répandre là le baume délicieux de la vie¹. [...]

Chaque instructeur a un rôle bien défini. Dolmancé enseigne une sexualité *brute* qui est associée au sexe viril. M^{me} de Saint-Ange, quant à elle, initie Eugénie aux plaisirs saphiques. Bien plus doux, ils lui permettent de se donner du plaisir avant d'en donner à l'autre sexe. Toutefois, cette entrée en douceur s'exerce très rarement en réalité, d'où la désillusion des épouses après la nuit de noces.

L'éducation de Juliette, qui nous intéresse davantage, est bien plus novatrice. Elle ne présente aucun modèle, car elle s'élabore au rythme de ses rencontres. La jeune libertine naît, certes, avec un attrait pour le vice, mais c'est son éducation qui légitime sa nature et lui permet de l'exploiter pleinement. Sa première professeuse n'est autre que Delbène, une nonne saphique. Dans le lieu de la sainteté, elle lui communique les principes de la philosophie matérialiste. D'après elle, la pudeur est l'apanage des filles ridicules : « [...] la putain mérite des autels, et la vestale des bûchers. Et quel plus sensible outrage une fille peut-elle faire à la nature, que de garder en pure perte, et malgré tout ce qui peut en résulter de dangereux pour elle, une virginité chimérique dont toute la valeur ne consiste que dans le préjugé le plus absurde et le plus imbécile² ? » Lassée de son élève, Delbène renvoie Juliette du couvent. Heureusement, celle-ci croisera le chemin de Noircueil, Clairwil et La Durand, qui lui permettront d'étendre l'éventail des jouissances.

Avoir une éducation est primordial pour apprendre à dominer ses pulsions ou émotions. Et quand l'éducation n'a pas lieu d'exister, elle invite à réfléchir autrement sur la psychologie humaine. Du Laurens l'a merveilleusement écrit à travers son roman, *Imirce, ou la Fille de la Nature*. Cachée dans une caverne par un dénommé Ariste, Imirce vit dans l'ignorance la plus totale. Une éducation vierge, dénuée de toute doctrine religieuse. C'est en vivant dans l'obscurité qu'elle accède à une autre forme de savoir, un savoir issu de l'ignorance. Arrivée dans le monde, elle apprend des lois qu'elle ne connaissait guère et qui régissent la société. En tant que fille de la Nature, elle s'indigne devant les préjugés faits aux femmes, en particulier ceux des prostituées qu'elle considère comme elle : « Elles se moquaient de la pudeur, tenaient des propos, embrassaient leurs amants et se laissaient chiffonner aussi naturellement que je faisais dans ma prison³ ». Cet argument soutient le discours de Sade qui vise à soustraire la pudeur de toute construction naturelle et sociale. Toutefois, il est bien difficile de détrôner plusieurs siècles de tradition...

¹ Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, op. cit., p. 23.

² Sade, *L'Histoire de Juliette*, op. cit., p.255.

³ Henri-Joseph Dulaurens, *Imirce, ou la Fille de la Nature* [1765], éd. Annie Riverra, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1993, p.93.

2. Entre hésitation et libération

Dès l'enfance, Juliette a connu quelques curiosités *malsaines*. En pratiquant la masturbation, elle marque déjà une rupture avec la pudeur : « Douée du tempérament le plus actif, dès l'âge de neuf ans j'avais accoutumé mes doigts à répondre aux désirs de ma tête, et je n'aspirais, depuis cet âge, qu'au bonheur de trouver l'occasion de m'instruire et de me plonger dans une carrière dont la nature précoce m'ouvrait déjà les portes avec autant de complaisance¹. » La masturbation féminine est un topos assez récurrent de la littérature libertine. Il est d'ailleurs ponctué de voyeurisme dans *Le Rideau levé, ou l'Éducation de Laure* de Mirabeau. Comme le titre l'indique, c'est cachée derrière un rideau que Laure connaît ses premiers émois. À l'abri des regards, elle observe son père ainsi que la femme de chambre s'adonner à des pratiques peu orthodoxes.

Cependant, ce désir d'émancipation connaît quelques failles lorsque Juliette doit se rendre à la Société des Amis du Crime : « J'avoue qu'un peu de honte s'empara de moi, lorsque les frères, en se retirant, m'exposèrent absolument nue aux yeux de l'assemblée, mais les nombreux applaudissements que j'entendis me rendirent bientôt toute mon impudence². » Pendant un court instant, la bonne élève est réticente, comme si les vestiges de la pudeur hantaient encore ses esprits. Après tout, elle a été formatée pour être pudique, d'autant plus qu'elle est née femme. La fin de la pudeur s'officialise à travers un rituel où la jeune libertine jure de servir le Vice pour l'éternité. Cette scène fait le tableau d'une renaissance, et paradoxalement de la force insoupçonnée de la pudeur. Aussi oppressante soit-elle, elle est gravée dans le sang de chacun, du criminel à la victime éplorée. Peut-être que l'hésitation de Juliette donna plus de charme à la cérémonie ?

3. La pudeur ou le paroxysme du désir

Le paradoxe du libertin est tel qu'il condamne la pudeur, mais est contraint de la rétablir pour goûter au plaisir de la transgression. D'ailleurs, les personnages sadiens sont reconnus pour leurs personnalités contrastées. Clairwil, compagne de Juliette, abhorre Dieu, mais ne peut s'empêcher de profaner des hosties, de violer des prêtres sur ses autels. Le blasphème, fortement présent chez Sade, souligne paradoxalement la force du culte. Dès lors que la volupté se joint au crime, les nerfs du scélérat s'agitent. Dans le cas de Juliette, le crime stimule la passion et non l'inverse, ce qui rend l'acte plus cérébral. Déguisée en homme et armée de deux pistolets, elle s'aventure dans une ruelle sombre pour séduire une jeune innocente. L'infortunée lui résiste, elle meurt sous les coups de feu. Face à ce tableau sanglant, Juliette entre dans un délire intense et connaît sa première jouissance criminelle :

Elle tombe noyée dans son sang... et, je l'avoue, mes amis, oui, je dois vous rendre compte des effets que j'éprouvai : l'embrasement du fluide nerveux fut tel à cette action, que je me sentis inondée de foutre en la commettant. Et voilà donc les résultats du crime ! me dis-je. Que l'on a eu raison de me le peindre délicieux Dieu ! quel est son empire sur une tête comme la mienne, et combien il sert au plaisir³ !

¹ Sade, *L'Histoire de Juliette*, op. cit., p. 182.

² Sade, *L'Histoire de Juliette*, op. cit., p.562.

³ *Ibid*, p. 444.

L'unique faiblesse du libertin réside dans son incapacité à dominer ses pulsions. Après tout, c'est un être de la Nature. Or, tous ses désirs, des plus vitaux aux plus fantasques, sont gouvernés par elle. Même certains hommes d'Église ne peuvent échapper à sa loi. Justine, arrivée dans un monastère après une multitude d'infortunes, se sent renaître. Hélas, elle ignore que ses hôtes préfèrent la débauche à la prière. La captive, désireuse de préserver sa chasteté, commet l'irréparable : « j'emploie toute l'éloquence d'une âme au désespoir, pour le supplier de ne pas abuser de mon état ; les pleurs les plus amers viennent inonder ses genoux, et tout ce que j'imagine de plus fort, tout ce que je crois de plus pathétique, j'ose l'essayer avec cet homme¹ ».

Tous les ingrédients sont réunis pour attiser le feu du libertin. L'un des moines la déshabille de force, les autres la « regardent » ; « l'examinent » ; « la touchent² ». Justine renie la pudeur contre son gré en perdant son bien le plus précieux, sa virginité. La partisane de sa sœur, Delbène, va même jusqu'à évoquer la *victimisation* du libertin face à ses proies. De par son idéal de pureté, la victime les excite davantage que l'une des leurs :

Tu verras la mutine, ravie d'avoir été violée, s'assouplissant sous tes désirs nerveux, venir d'elle-même s'offrir à tes fers... te présenter les mains pour que tu la captives ; devenue ton esclave au lieu d'être ta souveraine, elle enseignera finement à ton cœur la façon de l'outrager encore mieux, comme si elle se plaisait dans l'avilissement, et comme si ce n'était réellement qu'en t'indiquant de l'insulter à l'excès qu'elle eût l'art de te mieux réduire à ses lois³. [...]

En somme, l'atteinte à la pudeur n'est pas suffisante aux yeux du bourreau. Il lui faut ternir tout ce qui se rattache à elle. La soumission *naturelle* qu'on inculque aux femmes devient sienne, sans oublier sa douceur, sa beauté, sa fragilité. Tout ce qui compose l'archétype féminin de l'époque est voué à l'échec d'après Sade. Si la jeune prude est tributaire des coups du libertin, elle l'est aussi de la plume de l'écrivain. Certains critiques le disent misogyne comme Michel Onfray, d'autres féministe avant l'heure, à bien des égards, comme Stéphanie Genand. Une chose est sûre, les femmes faibles s'agenouillent, les puissantes triomphent ; une manière pour l'auteur de dénoncer la passivité des femmes et l'abus de pouvoir des hommes.

Apprendre à dompter la pudeur n'est pas chose facile. Heureusement, quand on sait qu'elle n'existe pas, il n'y a plus rien à penser ni à maîtriser. Juliette a pris conscience de cette réalité, contrairement à sa sœur, aveuglée par le Ciel. Et pourtant, ses habits gisent à ses pieds, de lubriques personnages la regardent et la pervertissent. En bonne martyre, Justine luttera encore pour ce qu'elle n'a plus jusqu'à ce que la foudre paralyse son corps. Comme l'exprime Sébastien Hubier dans son étude, *Douces fessées, plaisantes caresses*, l'asservissement sexuel de l'âme vertueuse n'est pas associé à une « fantaisie littéraire de mauvais goût ». Il devient même une thématique centrale de l'érotisme et de la pornographie d'hier et aujourd'hui. En profanant la pastorale et son héroïne vertueuse, Sade a créé un nouveau genre qui déconstruit totalement l'idéal de pudeur.

¹ Sade, *Justine, ou les Malheurs de la vertu* [1791], Paris, Le Livre de poche, 1973, p. 161.

² *Ibid.*

³ Sade, *L'Histoire de Juliette*, op. cit., p. 194.

III. S'affranchir de la pudeur pour être libre

1. Indépendance de corps et d'esprit

Si l'homme s'affranchit de la peur pour devenir cet idéal fort et valeureux ; la femme devient *guerrière* en combattant la pudeur. Or, la guerrière est une Amazone, une Lilith¹, un être qui n'est point associé à la honte éternelle, celle d'avoir provoqué la misère pour quelque curiosité (pourrait-on aussi citer Pandore). Juliette fait partie du cercle des Amazones, ou mieux encore des Tribades. Son impudeur a aussitôt embrayé une rupture avec d'autres sentiments. Ils sont la timidité, l'abstinence, la docilité, la peur du jugement d'autrui, en outre une forme de passivité extrême dont est paré le sexe féminin depuis l'Antiquité. Sade combat ces stéréotypes en prônant l'adultère, le putanisme ou encore l'infanticide. Ces vices échappent à l'idéal féminin du XVIII^e siècle, si bien que Rousseau voit en l'adultère une abomination morale et naturelle :

« Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi, et tout mari infidèle qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe est un homme injuste et barbare ; mais la femme infidèle fait plus, elle dissout la famille et brise tous les liens de la nature ; en donnant à l'homme des enfants qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité². »

Or, la loi morale échappe à la libertine qui voit dans le mariage un désagrément plus qu'une félicité. La femme n'apparaît plus comme un bien exclusif, mais un objet sexuel destiné à tous les hommes. Clairwil et Delbène considèrent le putanisme (chez Sade il n'a pas seulement une signification vénale) comme la « vertu des femmes », les femmes ne seraient « créées que pour foutre³. »

Exceptionnellement, Juliette va à l'encontre de ce principe en épousant M. de Lorsange. Afin d'obtenir son titre, la jeune libertine n'hésite guère à jouer la comédie. Or, il n'y a rien de plus impudique qu'une actrice, car elle dévoile sa personnalité tout en apprivoisant le mensonge. L'Église le condamne, Juliette l'adore, car lui seul permet de dompter ses émotions. À la fin de la *pièce*, elle empoisonne son époux après lui avoir donné une fille (d'ailleurs elle ignore l'identité du père). Cette même fille prendra feu dans une orgie sous les rires exacerbés de sa mère. L'héroïne sadienne a la faculté de répondre aux exigences morales de son époque, puis de les bafouer sans aucune culpabilité. Bien sûr, la criminelle ne s'arrête pas là, et va même jusqu'à séduire son père. Il faut dire que la ressemblance avec sa défunte épouse est troublante. L'idéal de libertinage qui consiste à se donner à tous transcende même la loi sacrée de la famille, pilier de la société.

Hormis ses talents de comédienne, Juliette incarne l'idéal de la haute courtoisie, comme en témoigne l'un de ses clients : « Fièr et franche dans le monde, douce et soumise dans les plaisirs : voilà le rôle d'une jolie courtisane française⁴. » Seul le putanisme peut lui ouvrir les portes de la jouissance, aussi bien matérielle que physique. Après tout, il n'y a pas une multitude de chemins à suivre : sois épouse, sois dévote ou sois putain. D'après Juliette, la prospérité économique et sociale séjourne plutôt du côté du vice,

1 Dans le Talmud, Lilith serait décrite comme la première femme. Contrairement à Ève, elle souhaite instaurer une égalité entre les sexes, ce qui ne plut pas à Adam désireux de « se coucher au-dessus » et non en dessous.

2 Jean-Jacques Rousseau, *Émile, ou de l'éducation*, livre V [1762], Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 450.

³ Sade, *L'Histoire de Juliette*, *op. cit.*, p. 621.

⁴ *Ibid*, p. 734.

d'autant plus qu'elle dépend intégralement de son corps. Juliette, plus qu'aucune autre héroïne, revendique un profond besoin d'indépendance. Avec la Durand, sorcière et empoisonneuse de renom, elle fonde sa propre maison close à Venise. La libertine choisit ses clients, sélectionne celles et ceux qu'elle vend. L'or lui appartient et elle en vole quelquefois à des hommes puissants pour affermir son autorité.

Le roman de la courtisane invite à voir une autre conception de la féminité. Perçue comme monstrueuse (car la prostituée est *infertile*), elle marque cependant les premiers pas de l'émancipation féminine. Son corps lui appartient toujours, mais elle se livre à tous. Le péché de chair lui est inconnu puisqu'elle en fait son arme, son métier. Elle objecte la chrétienté et ébranle la loi qui, ordinairement, lui imposerait une prison maritale et/ou religieuse. Elle incarne une femme avec un esprit nouveau selon Apollinaire : « Juliette [...] représente la femme nouvelle qu'il entrevoyait, un être dont on n'a pas encore d'idée, qui se dégage de l'humanité, qui aura des ailes et qui renouvellera l'univers¹. »

2. Une courtisane-philosophe

Le portrait de la courtisane sadienne va de pair avec celui de la philosophe. Et pour être philosophe, la figure féminine ne doit pas faire preuve de délicatesse ni de retenue. Juliette est insolente, impérieuse, c'est pourquoi elle captive ses acolytes masculins, Noirceul et Saint-Fond. Saint-Fond lui confie d'ailleurs l'éducation de sa fille, il sait qu'elle lui inculquera parfaitement la science du libertinage. Et ce savoir, Juliette ne l'a pas seulement acquis de ses instructeurs. Elle entreprend un voyage en Italie, voyage essentiellement mené par les hommes au XVIII^e siècle (aussi appelé le « Grand Tour »), en vue de parfaire ses connaissances artistiques et philosophiques. Toutefois, ce voyage prend plutôt l'apparence d'une fuite, car Juliette, un bref instant, songea au martyr de sa sœur. Le vice lui échappa, Saint-Fond l'apprit et voulut l'assassiner... Heureusement, l'Italie l'accueille à bras ouverts, et c'est sur ses terres qu'elle fera meilleure fortune. La jeune femme admire la splendeur des églises romaines, les palais vénitiens et florentins gorgés de nus antiques. Elle constate que l'art imite la nature, cette entité belle et énigmatique. D'après la philosophe, c'est en lui faisant honneur que l'on comprend mieux son mécanisme. La belle Juliette aurait sans doute apprécié les toiles de Courbet, chef de file des naturalistes.

J'aime les arts, ils échauffent ma tête ; la nature est si belle, qu'on doit chérir tout ce qui l'imité... Ah ! saurait-on trop encourager ceux qui l'aiment et qui la copient ! La seule façon de lui arracher quelques-uns de ses mystères, est de l'étudier sans cesse ; ce n'est qu'en la scrutant jusque dans ses replis les plus secrets, qu'on arrive à l'anéantissement de tous les préjugés².

En plus de l'art, la courtisane s'intéresse également aux sciences et à la politique. Arrivée à Sodome, elle fait part d'une réflexion concrète sur l'embrasement de la ville. Comme Pompéi, Sodome a brûlé non pas par la colère divine, mais sous les coups d'une nature violente. Ce raisonnement permet de comprendre l'origine du mal, de manière scientifique, mais aussi de ne plus diaboliser l'acte sodomite, fortement prisé par les libertins :

¹ Guillaume Apollinaire, *Œuvre du Marquis de Sade : Zoloé, Justine, Juliette, La Philosophie dans le boudoir, Oxtiern ou les malheurs du libertinage*, Paris, Bibliothèque des curieux, 1912, p. 17.

² Sade, *L'Histoire de Juliette*, op. cit., p. 729.

Ici, quelques idées comparatives se présentèrent à mon esprit. N'est-il pas très probable, me dis-je, que l'embrasement des villes de Sodome, Gomorrhe, etc., dont on nous compose un miracle, afin de nous effrayer sur le vice national des habitants de ces villes, n'est-il pas, dis-je, très possible que cet embrasement n'ait été produit que parce que ces cités se trouvaient assises sur un sol semblable à celui-ci ? Les environs du lac Asphaltite, où elles étaient situées, n'étaient que des volcans mal éteints ; c'était un sol égal à celui-ci : pourquoi s'obstiner à voir du surnaturel, quand ce qui nous entoure peut être produit par des moyens si simples¹ ?

Au fil de ses excursions, Juliette fera la rencontre de personnages haut placés, des rois, des évêques, mais aussi le pape, qu'elle n'hésite guère à sous-estimer. Aurait-on affaire à une jeune républicaine avant l'heure ?

Braschi, les peuples s'éclaircissent ; tous les tyrans périront bientôt, et les sceptres qu'ils tiennent, et les fers qu'ils imposent, tout se brisera devant les autels de la liberté, comme le cèdre ploie sous l'aquilon qui le ballote. Il y a trop longtemps que le despotisme avilit leurs droits ; il faut qu'ils les reprennent, il faut qu'une révolution générale embrase l'Europe entière, et que les hochets de la religion et du trône, ensevelis pour ne plus reparaitre, laissent incessamment à leur place, et l'énergie des deux Brutus, et les vertus des deux Catons².

Elle parle de même au roi Ferdinand à qui elle donne des leçons de politique et d'économie. La jolie libertine serait l'harmonie parfaite de la concupiscence et du savoir : « Le flambeau des passions allume à la fois dans les âmes fortes, celui de Minerve et celui de Vénus ; à la lueur de celui-ci, je fous comme ta belle-sœur ; aux rayons du premier, je pense et parle comme Hobbes et comme Montesquieu³. » Sous la forme d'une gradation, Juliette se compare tout d'abord à deux divinités, l'une professe l'amour, l'autre l'élévation de la pensée et la justice. Enfin, elle s'identifie à deux philosophes mâles, sans doute pour révéler sa part de puissance et de masculinité.

3. Trouble dans le genre

Si Juliette ose s'apparenter aux hommes, cette assimilation touche aussi bien la performance de genre que son savoir. Se mettre à nu, assumer pleinement son corps, permet d'accéder à d'autres formes de jeu, voire de dépasser sa propre sexualité. Les libertines l'expriment à l'unanimité, la femme est inférieure à l'homme, c'est pourquoi elle doit s'associer à lui (pourrait-on dire fusionner avec lui) pour accéder au pouvoir, aussi extravagant soit-il.

Le travestissement et l'usage du godemiché font partie intégrante de l'imaginaire des tribades. C'est pourquoi Clairwil n'hésite guère à tuer un moine à la virilité démesurée pour s'emparer de son sexe. Il devient son phallus de substitution, mais aussi l'agent idéal pour désacraliser la nature, puisqu'un tel objet ne saurait appartenir à une femme. Cette performance va à l'encontre de la pudeur qui vise à cacher les sexes tout en les catégorisant. C'est pourquoi certains vêtements et accessoires sont conçus pour les hommes, d'autres pour les femmes, selon leur origine sociale et culturelle. Sous la plume de Sade, la frontière entre les sexes devient plus floue, moins tangible. Dans la nouvelle, « Augustine de Villeblanche, ou le stratagème de l'amour », le personnage masculin, aux traits assez délicats, se déguise en femme pour séduire Augustine,

¹ *Ibid*, p. 698.

² *Ibid*, p. 864.

³ *Ibid*, p. 1025.

grande amoureuse des femmes. L'ironie du sort est telle que le travestissement porte ses fruits, au grand dam de l'héroïne qui délaisse ses convictions par amour.

Juliette est également adepte du travestissement. C'est d'ailleurs habillée en homme qu'elle commettra son premier crime. Sous cette identité nouvelle, elle désirait peut-être cacher la pudeur d'une femme qui n'avait pas le droit de tuer, moins qu'un homme en tout cas ? La libertine lui confère néanmoins une importance majeure, qui stimule sa jouissance et un début de souveraineté. En se déguisant, Juliette livre un tout autre visage, son âme devient plus difficile à décrypter pour le lecteur. Elle a ce désir impossible de se faire homme, ou peut-être hermaphrodite, lorsqu'elle s'adresse à Honorine, l'une de ses victimes : « Je veux être ton amant, ton époux, je veux jouir de toi comme un homme¹. »

La substitution des rôles s'exprime également à travers la langue. En effet, la libertine s'identifie au mâle quand il y a lieu de jouissance : « Je n'ai pas besoin de vous dire que le penchant à la volupté est, dans les femmes recluses, l'unique mobile de leur intimité ; ce n'est pas la vertu qui les lie, c'est le **foutre** ; on plaît à celle qui **bande** pour nous, on devient l'amie de celle qui nous **branle**². » L'osmose idéale entre les deux sexes règne au cœur même de la langue sadienne, puisque leur comportement sexuel est identique. Le clitoris a d'ailleurs son importance et est perçu comme un phallus à part entière. Citons par exemple celui de la Durand qui possède des proportions exceptionnelles et qui a le don de « pénétrer ». Dépourvue de vagin, elle se rapproche du sexe masculin avec qui elle fait concurrence. La sorcière devient une « lesbienne sodomite » comme cette chère Volmar que Juliette rencontra au couvent : « Ne sais-tu pas, dit Sainte-Elme, que Volmar est un homme ? Elle a un clitoris de trois pouces, et destinée à outrager la nature, quel que soit le sexe qu'elle adopte, il faut que la putain soit tout à tour tribade ou bougre ; elle n'y connaît pas de milieu³ ». L'on comprend mieux pourquoi la Durand symbolise l'unique amour de Juliette. Elle est l'union impossible des contraires, à la fois l'amant (être pénétrant), la maîtresse (physionomie plutôt féminine), la mère (pour sa maturité et sa connaissance fine de la nature), la maquerelle et la prostituée.

Si la pudeur avait tourmenté ses esprits, aurait-elle pu assumer ce corps avec ses multiples visages ? Comme Fragoletta, l'hermaphrodite créé par Latouche en 1829, elle aurait pu ne pas exploiter cette différence et la diaboliser aux yeux de tous. Fragoletta s'interdit d'aimer, de foutre, et préfère périr, car ce corps ne peut exister là où l'homme et la femme s'autosuffisent. Il faut le cacher, le refouler, le tuer, c'est pourquoi le personnage revêt les voiles de la religieuse avant sa mort. Contrairement à cette figure romantique, l'héroïne sadienne a la faculté d'aller au-delà de l'ordre établi. La nature créa l'homme et la femme, la loi en fit de même⁴.

Cependant, Sade n'a que faire de ces conventions et souhaite les actualiser en proposant d'autres modalités sexuelles, aussi bien biologiques que performatives. Juliette et la Durand ont redéfini la féminité de leur époque, et avec elle cet excès de pudeur qui oppresse plus de vies qu'il n'en ravit.

¹ Sade, *L'Histoire de Juliette*, op. cit., p.809.

² *Ibid.*, p.182.

³ *Ibid.*, p.198.

⁴ Michel Foucault, *Histoire de la sexualité I, La Volonté de savoir*, Gallimard, « Tel », 1976, p. 53. : « Longtemps, les hermaphrodites, écrit celui-ci, furent des criminels, ou des rejetons du crime, puisque leur disposition anatomique, leur être même, embrouillait la loi qui distinguait les sexes et prescrivait leur conjonction. »

En définitive, le marquis de Sade ne déconstruit pas seulement la pudeur. Cet attrait du féminin dépend d'autres sentiments, pourrait-on dire « exigences » sociales ». Par pudeur, il faut se taire, s'effacer, se fondre dans le décor, ou pire, disparaître. En cela, l'écrivain bouscule la définition de la féminité, aussi bien sur le plan culturel que biologique. L'amoureuse déçue, encore louée au XVIII^e siècle, fait place à la libertine nonchalante et impérieuse. La femme sadienne préfère livrer son corps plutôt que son cœur afin de préserver son indépendance. Elle n'a plus peur d'affronter les autres, elle se met nue face à l'assemblée. Elle va même jusqu'à prendre la place de l'autre sexe, le temps d'une séduction ou d'une étreinte. La timidité, la douceur, la fidélité, toutes ces vertus se voient détronner pour goûter à une libération de l'esprit. Il faut être libre et rusée pour trouver sa place dans un monde dominé par les hommes. Le personnage féminin existe chez Sade, en dehors des clichés qui conditionnent le *beau sexe* comme le mariage, la maternité ou encore l'amour. Il a désormais une position de *guerrière* qui accomplit son destin sans se plier aux conventions.

Pour cette étude, nous nous sommes uniquement portées sur l'œuvre *ésotérique* de Sade (ou pornographique) et non *exotérique* qui propose une tout autre analyse de l'auteur, plus morale. Le sort des âmes vertueuses reste cependant le même, c'est-à-dire tragique. En ce qui concerne la philosophe, nous aurions pu également travailler sur le personnage de Léonore dans *Aline et Valcour*, qui incarne un juste milieu entre vice et vertu. Contrairement à la Juliette qu'Apollinaire décrit de femme surnaturelle, d'ange monstrueux, Léonore incarne la femme des Lumières. Grâce à son esprit critique, elle forge son individualité sans même pénétrer dans la carrière du Vice.

Sous l'égide du marquis, la pudeur est davantage un sentiment culturel qu'une fatalité biologique, d'autant plus que ce sentiment est assez « sélectif ». Certains individus sont pudiques, d'autres non, bien que l'éducation influence considérablement tel ou tel cas. En recevant certaines instructions, Juliette a la force (ou devrait-on plutôt dire le devoir) de lui échapper. Or, c'est bel et bien cet attribut qui soumet en premier lieu son sexe. Comme bien d'autres orphelines méprisées, n'a-t-elle pas commencé sa vie entre les murs du couvent ? Son voile est tombé, à l'écoute de cette nouvelle maxime. La pudeur n'est qu'une superposition de couches qui attisent la lubricité humaine. L'individu ne peut admirer ce qu'il y a en dessous. Alors, il imagine, il fantasme, il idéalise ou il enlaidit, pour satisfaire sa curiosité naturelle. Imaginons une société où l'homme vivrait nu, comme l'animal qu'il est. La pudeur aurait-elle encore lieu d'exister ?

Bibliographie :

Sur l'œuvre de Sade

- *Contes étranges* [1926], éd. Michel Delon, Paris, Gallimard, 2014
« Augustine de Villeblanche, ou le Stratagème de l'amour » ;
« Le Cocu de lui-même, ou le Racommodement imprévu ».
- *Les Crimes de l'amour, nouvelles héroïques et tragiques*, « Eugénie de Franval » [1800], Paris, Le Livre de poche, 1994.
- *L'Histoire de Juliette, ou les Prospérités du vice*, dans *Œuvres* [1791], éd. Michel Delon, Paris, Gallimard, t. III, 1998.
- *Idée sur les romans*, publiée avec préface, notes et documents inédits par Octave Uzanne, éd. E. Rouveyre, Paris, 1878.
- *Justine, ou les Malheurs de la vertu* [1791], Paris, Le Livre de poche, 1973.
- *La Philosophie dans le boudoir, ou les Instituteurs immoraux* [1795], Paris, Flammarion, 2007.

Œuvres complémentaires

- **Dulaurens**, Henri-Joseph, *Imirce, ou la Fille de la Nature*, éd. Annie Riverra, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1993.
- **Mirabeau**, Honoré-Gabriel Riqueti de, *Le Rideau levé, ou l'Éducation de Laure*, [édition revue sur l'originale de 1786], Paris, Au palais sous la robe, 1882.
- **Riccoboni**, Marie-Jeanne, *Histoire de M. le marquis de Cressy*, [1758], Paris, Gallimard, 2009.
- **Rousseau**, Jean-Jacques, *Émile, ou de l'éducation*, livre V [1762], Paris, Classiques Garnier, 2014.

Critiques d'auteurs

- **Apollinaire**, Guillaume, *Œuvre du Marquis de Sade : Zoloé, Justine, Juliette, La Philosophie dans le boudoir, Oxtiern ou les malheurs du libertinage*, Paris, Bibliothèque des curieux, 1912.
- **Foucault**, Michel, *Histoire de la sexualité I, La Volonté de savoir*, Gallimard, « Tel », 1976.
- **Hubier**, Sébastien, *Douces fessées, plaisantes caresses*, Auxonne, Le Murmure éditeur, 2012.

Webographie :

Sur l'atteinte à la pudeur

<https://www.village-justice.com/articles/delit-exhibition-sexuelle,36146.html>

Table des matières :

Introduction.....	2
I. Aux origines de la pudeur.....	3
1. Un apanage du féminin.....	3
2. Satire de la pudeur.....	4
II. L'art de dompter la pudeur.....	5
1. Une éducation novatrice.....	5
2. Entre hésitation et libération.....	7
3. La pudeur ou le paroxysme du désir.....	7
III. S'affranchir de la pudeur pour être libre.....	9
1. Indépendance de corps et d'esprit.....	9
2. Une courtisane-philosophe.....	10
3. Trouble dans le genre.....	9
Conclusion.....	11
Bibliographie.....	12

Image de couverture :

Jean-Frédéric Schall, *Les Appâts multipliés*, fin XVIII^e (panneau de noyer)